

Introduction

Christophe Colomb n'a pas été le premier à poser le pied en Amérique, c'est bien connu ! Sans compter les Amérindiens eux-mêmes, venus voici plus de 12 000 ans par le détroit de Béring, les Vikings et peut-être les pêcheurs basques l'avaient précédé. Mais c'est lui que l'histoire occidentale a reconnu comme découvreur, car c'est son exploration qui a été médiatisée et portée à connaissance. Encore l'honneur de donner son nom au nouveau continent ne lui revint-il pas, mais à Amerigo Vespucci qui avait cru le premier en la présence d'une terre nouvelle. Il bénéficia ainsi de l'exactitude de sa proposition, mais aussi du hasard qui fit qu'un moine cartographe ne disposant que d'une information limitée avait entendu parler de lui. On peut ainsi dire que Christophe Colomb était le *découvreur* de l'Amérique, c'est-à-dire celui qui mit à jour « une chose qui était (jusque-là) dissimulée ou inconnue¹ », et qu'Amerigo Vespucci en a été l'*inventeur*, dans la mesure où il a fait émerger au sein de la société quelque chose qui n'avait pas été imaginé avant lui. Le poète Pétrarque passe quant à lui pour le Christophe Colomb de la montagne. Un siècle et demi avant le grand navigateur, il consigna par écrit son ascension du mont Ventoux. Il n'était certes pas le premier à gravir le géant de Provence. Il ne s'en cacha d'ailleurs pas, puisqu'il rapporta avoir rencontré un vieux pâtre qui, ayant fait la longue marche dans sa jeunesse, avait tenté de l'en dissuader (Pétrarque, 1335). Plus que l'ascension elle-même, le fait qu'il la consigna par écrit et que sa lettre fut connue de la postérité en fit un *découvreur*. De même, si l'on porte le regard dans le champ de la recherche savante telle qu'on la pratique aujourd'hui, toute reconnaissance de découverte passe par la publication dans une revue scientifique reconnue et par l'évaluation de cette publication.

La découverte est un acte social. Comment pourrait-il y avoir *découverte* s'il n'y avait pas porter-à-connaissance ? Par quels processus passe-t-on de l'un à l'autre ? Qui décide de l'intérêt de l'innovation au point de la transformer en connaissance et de vouloir en assurer la diffusion ? Par quels procédés ou vecteurs assure-t-on le tri et la circulation des informations ? Finalement, quelles mutations de sens le terme même de « découverte » a-t-il subies au fil des décennies et selon les contextes ? *Faire connaître les mondes en découverte* propose des pistes afin de répondre à ces multiples questions, autant de facettes de la médiatisation et de la propagation des découvertes.

1. *Trésor de la langue française informatisé.*

Dire que la découverte est un acte social nécessite deux remarques. D'abord, cela ne précise en rien l'étendue de la société réceptrice, ce qui pose la question de l'échelle. L'irruption des Européens dans les Amériques n'a pas eu le même retentissement que la progression millénaire d'île en île des Austronésiens à travers le Pacifique. Entre les deux, il n'y a ni même nature, ni semblable mesure dans les objectifs des expéditions, dans les médias mobilisés pour en rendre compte, dans les effets politiques, économiques et sociaux qui en ont résulté. Mais il y a dans les deux cas découverte et diffusion de l'information, comme le montrent les très vieilles traditions d'échanges dans l'immense océan Pacifique. De multiples raisons peuvent en effet expliquer la mise en connaissance limitée d'une découverte, sans que l'on soit obligé d'incriminer le désintérêt de la société pour celle-ci ; elles peuvent aller du défaut d'outil à la volonté de préserver une information stratégique, un privilège, une qualité de vie. Ensuite, dire que la découverte est un acte social n'éclaire en rien l'importance sociale de la nouveauté. D'un côté, la découverte fortuite de Pompéi (1552), celle des manuscrits de la mer Morte (1947) ou encore celle des grottes de Lascaux (1947) ont trouvé un écho considérable et rapide dans une société, voire dans l'ensemble d'une civilisation (ici l'Occident). À l'inverse, les technologies satellitaires identifient aujourd'hui de nombreuses îles (de petite taille) jusque-là non repérées (Cluzeau, 2015), mais la portée de cette connaissance est faible au regard de celle des grands fonds océaniques. La valeur d'une découverte se mesure à l'aune de la société humaine telle qu'elle est. Entre la découverte et le porter-à-connaissance, entre le découvreur et la société, entre le média et ses récepteurs, se construit un processus intriquant de multiples dimensions, un processus complexe traversé d'innombrables tensions et porté plus ou moins loin par des outils extrêmement inégaux que les humains n'ont cessé de perfectionner, mais qui restent accessibles aujourd'hui de manière très inégale, selon les lieux, les groupes et les individus.

La découverte, un système complexe

La découverte apparaît ainsi comme la clef de voûte d'un cheminement souvent long, fractionné, voire jamais abouti, car toute nouvelle connaissance n'implique pas nécessairement sa diffusion. Si la découverte est indissociable de ce qui la fait connaître, elle s'inscrit dans un processus complexe, qui commence très en amont, qui se poursuit durablement et qui produit des effets très longtemps après.

Pour une vision classique de la découverte scientifique, le moment le plus emblématique est cet *éclair de génie* qui donne au découvreur l'intuition qu'il est en face d'une réalité inconnue jusque-là, éclair de génie dont il devra patiemment reconstituer les fils et qu'il lui faudra longuement vérifier par la suite. Mais cet instant fugace suppose déjà en amont une longue maturation, nécessitant études, documentation, méditation (de Broglie, 1987 [1956]). Encore faudrait-il ajouter chez le découvreur lui-même une insatisfaction lancinante ressentie depuis longtemps face aux observations et explications disponibles

antérieurement. En aval, la médiatisation de l'événement informera un public plus ou moins large, suscitera chez certains de ces récepteurs de nouveaux rêves puis de nouvelles interrogations et de nouvelles inquiétudes, pour aboutir – peut-être – à de nouvelles inventions, chaîne potentiellement ininterrompue de la découverte. Toutefois, à la suite de nombreux chercheurs, il faut amender cette manière idéale de voir, trop bien huilée. Ainsi, une découverte peut résulter d'un hasard complet, comme celle de la gomme par Edward Nairne, qui utilisa par mégarde de l'hévéa à la place de la mie de pain habituelle et fut stupéfait du résultat. Mieux, tout processus de découverte a de fortes chances d'inclure le hasard, à quelque moment que ce soit de son déroulement. La popularité actuelle du concept de sérendipité en rend compte (Bourcier et Van Andel, 2011). À l'autre bout de la chaîne, la reconnaissance sociale et scientifique est souvent un combat, nécessitant parfois de longues controverses qui mettent à distance « la vérité » de la logique ou de l'expérimental. « Tout se négocie » et passe par la mobilisation d'alliés et de réseaux, résume Bruno Latour en décryptant la célèbre controverse Pasteur-Pouchet (Latour, 1984, p. 183). On est loin de la prétendue objectivité du chercheur... Mais quelles que soient les anecdotes et les péripéties qui ont accompagné le processus, découverte et porter-à-connaissance forment un binôme indissociable. La production de la connaissance s'inscrit toujours dans un rapport dialectique entre l'individu (ou le collectif de chercheurs) et la société.

Si l'on fait abstraction pour l'instant du contexte qui l'environne, la découverte est d'abord porteuse d'une démarche de la pensée. Certes, dans l'apprentissage du monde qui est celui de l'humanité, tout ne relève pas d'une démarche scientifique. Mais, dans ce processus au long cours, même non savant, il y a malgré tout un cheminement qui n'est pas sans rapport avec la démarche scientifique, une capitalisation d'expériences diverses, une réflexion, une aspiration au dépassement, une insatisfaction, puis un grand moment innovant, dont l'auteur ne percevra pas nécessairement la nouveauté et qui ne se révélera tel – parfois au prix de multiples difficultés – que sous le regard de la société. Si l'on ne retient ici que la seule démarche de la pensée, en excluant pour l'instant les incitations politiques, économiques et sociales qui la déterminent, sont en étroite relation la culture et l'imagination, l'une nourrissant l'autre et la bridant en même temps. Si la culture, en tant que capital acquis par le découvreur potentiel, est le stimulateur de la découverte, l'imagination en est son carburant. Après avoir enquêté auprès d'informateurs variés sur l'origine du Nil, Hérodote a la sagesse de ne pas conclure hâtivement, mais il échafaude des hypothèses (Larcher, 1850). Confronté au mythe de l'Eldorado, Alexander von Humboldt lit toute la littérature pour le connaître, il voyage, observe, interroge, recoupe. Il ne prend pas le mythe pour la vérité, mais il ne le balaie pas non plus d'un revers de la main. Il cherche à le comprendre pour le réfuter et sa démonstration tient finalement en 250 pages (Humboldt et Bonpland, 1816-1831). Démarche de pensée, la découverte ne commence à devenir réalité que quand il y a une représentation qui, malgré ses incomplétudes, est une première formalisation, une première concrétisation de ce qui est observé. « La représentation fait partie de la découverte » (Reichler, 2002), elle est prise

de conscience, elle est « médiane » (Berque, 1990). Ainsi, même s'ils étaient dénués de toute préoccupation scientifique et s'ils étaient pénétrés – comme tout humain – de préoccupations et d'intérêts d'une tout autre nature, les aventuriers inventeurs du mythe sud-américain de l'Eldorado étaient porteurs d'une culture. Ils avaient – à leur manière – accumulé des informations et vivaient avec leurs aspirations et une inquiétude lancinante qui les poussaient à aller plus loin. Le mythe est né de cette synthèse improbable et de son porter-à-connaissance. Eux aussi ont été des découvreurs et des éveilleurs de vocations.

La découverte ne se résume pas à la seule démarche de pensée. Financements, compétences techniques, soutiens de toutes sortes, contexte social et politique, accès aux médias et développement de ces mêmes médias, réceptivité d'un public et de décideurs, idéologie favorable forment un tout difficilement dissociable, car tous ces éléments participent du processus. La dimension politique est souvent fondamentale. Ainsi, les grandes découvertes chinoises du début du xv^e siècle, qui furent pilotées par l'amiral Zheng He et poussèrent au moins jusqu'aux extrémités de l'océan Indien, furent étroitement liées à un contexte mêlant techniques, vision du monde et de la place de la Chine dans celui-ci, géopolitique et prestige. Et de même que des décisions impériales lui donnèrent vie et la stimulèrent, de même l'interdiction finale des expéditions maritimes interrompit définitivement cet essor (entre autres, Pelletier, 2011). On pourrait dire qu'une ambiance globale, le plus souvent insufflée par le pouvoir politique, sa protection, son mécénat, ses décisions, sa continuité, favorise la mise en articulation de ce complexe. Pour prendre des exemples dans les contributions qui suivent, les globes terrestres de Coronelli, appréciés de Louis XIV, sont significatifs de l'appétit de découvertes du souverain et de son temps (Vailly²). De même, le projet colonisateur des pays européens, contexte géopolitique de l'Europe entre xvi^e, voire xv^e et xx^e siècles, stimula de manière décisive la connaissance des immenses espaces d'outre-mer (Mendes, Arnaud et Preuil), marqua l'espace (Noske). Il eut pour effet d'en prendre possession (Audard) et, quoiqu'on en juge, participa d'une grande ouverture au monde. Mais l'ambiance globale ne se limite pas au politique. La dynamique des affaires joue également un rôle important, puisque ce sont des négociants britanniques qui lancèrent les explorateurs de la fin du xix^e siècle sur la piste des Grands Lacs africains et de la résolution de la question interminablement pendante des sources du Nil (Stanley, 1879, p. 12), événements qui entraînèrent dans leur sillage la colonisation britannique : interaction bien connue entre les sociétés savantes, la puissance de l'argent et le pouvoir politique. Les individus baignent dans un contexte global et ne peuvent être étrangers à leur temps et aux aspirations de celui-ci (Audard). Il y a bien un système complexe.

Encore faut-il que ce système complexe fasse sens. Il n'est pas évident, en effet, que les velléités princières soient servies par des financements satisfaisants qui rencontrent des innovateurs de talent sachant communiquer dans le cadre d'un

2. Les auteurs dont les noms sont indiqués entre parenthèses sans mention de date renvoient aux contributions à cet ouvrage.

état d'esprit général impatient de nouveauté... Qu'un élément flanche ou résiste et tout est compromis. Ainsi, la découverte est souvent surprenante, déroutante par rapport aux voies tracées au préalable avec trop de naïveté. Qu'en faire quand elle s'intègre mal dans les schémas préétablis, sinon reconnaître un échec, remiser le projet, peut-être négliger ce qui a été trouvé, avec éventuellement la perspective qu'elle prenne plus tard sa place entière dans un système sémique novateur différent (Peirano)? Le temps plus long doit être ici convoqué et si l'on étire encore les temporalités, il est celui d'une civilisation qui s'est forgée au long cours d'une multitude d'expériences et d'une somme innombrable de tentatives pour donner une explication au monde. L'exemple du Brésil aux balbutiements de la Renaissance montre comment s'est inventée la modernité occidentale et comment, au prix de rêves et de lubies, d'erreurs manifestes, d'interprétations hasardeuses, de tâtonnements et d'intérêts variés et contradictoires (Mendes), cette modernité occidentale a peu à peu inventé une méthode redoutablement efficace pour comprendre et conquérir le monde. La confrontation a été vive avec d'autres visions du monde, toujours très inégale, souvent mortelle pour les plus faibles, parfois fructueuse, mais pour l'observateur, cette attention portée à l'altérité permet de mieux comprendre les principes fondamentaux de chaque culture et les représentations dont elle est porteuse (Noske). C'est ainsi avec un certain amusement qu'un des auteurs observe les séries télévisées anglo-saxonnes dont les héros, dans l'invincibilité de leur réflexion mais aussi leurs outrances, personnifient l'excellence de la pensée occidentale et en même temps constituent une critique virulente de sa démesure (Morin-Ulmann).

La découverte, un écheveau de tensions fécondes

Les lignes qui précèdent ont déjà mis en lumière plusieurs des tensions consubstantielles au processus de la découverte : la pensée et l'action, la découverte et le porter-à-connaissance, l'idéologie (ou la doctrine, la théorie) et le pragmatisme. Chacune de ces tensions assortit des pôles sinon contraires, du moins nécessaires à articuler en permanence, associations non programmables et qui ne peuvent que donner lieu à des cotes mal taillées. Non pas figures rhétoriques, ces couples infernaux génèrent des balancements continuels, sans lesquels le processus n'existerait pas, des balancements souvent difficiles à vivre et à la fois impossibles et indispensables à gérer. Ensemble, ils forment un véritable kaléidoscope de tensions. Selon les angles qu'ils ont choisis, les auteurs et autrices de ce livre illustrent les uns ou les autres de ces dilemmes. On retiendra ainsi le souci constant chez l'entrepreneur Gustave Lambert, désireux d'atteindre le premier le pôle Nord, d'articuler la science et l'industrie pour arriver à ses fins (Simon-Ekeland) ou le désir de Coronelli de concilier les finalités mondaines et scientifiques de ses globes (Vailly). À chaque fois, les tâtonnements construisent des articulations novatrices, véritables innovations dont l'assemblage concrétise un projet. Deux de ces tensions traversent plus particulièrement l'ensemble du livre : entre l'individu et la société dont il est issu, entre la réalité et la fiction.

La plus fréquente de celles-ci, véritable paradoxe (Barel, 1989), est celle qui lie et oppose l'individu et la société. Le processus de découverte est à la fois une affaire individuelle et une affaire collective, en fait une alchimie entre les deux. En la personne de l'autorité politique, la société commande parfois l'individu. Ainsi font le cardinal d'Estrées, pour le compte de Louis XIV, avec Coronelli à qui a été demandée la fabrication de globes géographiques (Vailly), et le président Jefferson avec les explorateurs Lewis et Clark, chargés de pénétrer l'immense Ouest américain encore inconnu de ce peuple d'immigrants (Peirano). D'autres initiatives sont personnelles. Certaines voudraient le rester. Mais l'individu a beau aspirer à l'autonomie et tenter de la préserver, le développement de son projet finit parfois par rendre indispensable le recours à l'institution, qu'elle soit privée (Simon-Ekeland) ou publique (Arnaud) et finalement les deux (Simon-Ekeland). Entre l'individu et la société, il y a une sorte de jeu de dupes dans lequel les rôles sont négociés en permanence. Parfois, le collectif, à moins que ce ne soit l'institution, écrase la personne. Pour autant, celle-ci ne devient pas un simple agent auquel on dénierait le titre d'acteur et toute capacité d'initiative. Ainsi, face à la frontière, même conflictuelle, qui est l'une des constructions politiques les plus contraignantes qui soient avec son cortège de contrôles et de murs, la personne subjuguée est pourtant créatrice d'un monde qui est le sien (Sélimanovski). Parfois, l'individu croit prendre ses décisions en toute liberté, voire manipuler les institutions. Mais, à l'image de Gauguin, encore apprenti voyageur, le milieu dans lequel il baigne, et jusqu'à ses propres informateurs, lui inculquent des représentations qui sont celles de son temps. Ainsi, l'artiste reste-t-il piégé par la société qu'il veut fuir et à laquelle il appartient indissolublement (Audard). De même Alexandra David-Neel (1868-1969) première femme occidentale à entrer dans Lhassa en 1924, ville interdite aux étrangers, et qui a ouvert à ses contemporains un monde qui leur était inconnu, était porteuse d'une lourde charge de représentations sur le Tibet (David-Neel, 1927). Contingente, toute découverte dont s'empare la société et qu'incarnent un individu ou un collectif porte en elle ses représentations du monde et ses enjeux idéologiques et politiques. La récente pandémie de Covid-19 a bien montré combien, à la faveur de l'émotion des opinions publiques, pouvaient s'activer des jeux de pouvoir de manière bouillonnante et accélérée, entre concurrences étatiques, industrielles et scientifiques, entre recherche scientifique de solutions médicales et accointances avec les laboratoires, sans compter les inévitables exacerbations d'ego et... justement les émotions de l'opinion publique.

Pour complexifier ce paradoxe de l'autonomie de l'individu dans la dépendance sociétale, il faut encore évoquer l'idée de filiation culturelle. Si l'on n'est pas indépendant de son époque, on ne l'est pas non plus de ses ancêtres. Les représentations devenues célèbres de ceux qui nous ont précédés continuent de peser sur les représentations de ceux qui ont hérité de leur culture. À Angkor Wat, lieu de juxtaposition de touristes occidentaux et asiatiques, les représentations des uns et des autres ont été influencées par celles que leur ont léguées leurs prédécesseurs. Chaque visiteur peut certes découvrir le site à sa manière, mais il est profondément

influencé, presque mis sur les rails, par d'anciennes relations, par d'anciennes images, au même titre que par les habitudes de comportement dans sa propre société (Preuil). De même, le personnage emblématique de Sherlock Holmes n'en finit pas d'inspirer la pensée artistique des Anglo-Saxons (Morin-Ulmann).

Une deuxième tension traverse l'ensemble du processus de la découverte décrit dans ce livre, celle qui lie réalité et fiction. Cela est logique, puisque l'imagination est un puissant stimulant, et même un stimulant indispensable, qui porte en avant la quête de l'aventurier. Pour Bachelard (Bachelard, 1934), la rationalité scientifique trouve des auxiliaires inattendus dans le rêve et l'imagination, qui viennent fertiliser la pensée et mettent le scientifique dans l'état psychologique requis par la recherche (Künstler, 2012). Plus largement, la découverte a toujours été associée à l'imaginaire. Sur les cartes anciennes, la figuration de scènes caractéristiques ou d'animaux et de personnages fantastiques permettait non seulement de *combl*er les blancs de la carte (Laboulais-Lesage, 2004), mais aussi d'illustrer, d'informer, d'intéresser, de faire rêver, de faire vendre. La démarche était proche de celle utilisée dans leurs textes par les jésuites du Brésil, qui racontaient les merveilles de ces contrées dans l'espoir de susciter des vocations (Mendes). On retrouve cette sorte d'encyclopédie illustrée sur les globes de Coronelli (Vailly). Les œuvres de fiction vont plus loin. Elles prolongent la réalité en proposant des contextes plausibles interagissant constamment avec celle-ci (Champigny). Il en est de même avec le roman de Kurd Lasswitz analysé ci-après (Willmann). À l'époque où il écrit, en 1897, le pôle Nord est bien un des rares lieux de la planète qui n'ont pas encore été visités par les humains, d'où son choix ; ce lieu nimbé de mystères est d'ailleurs conforme dans le roman à ce que l'époque pensait, un îlot auquel on accédait par quatre bras de mer disposés en forme de croix, séparés par quatre morceaux de terre (Simon-Ekeland). Mais tout en s'ancrant sur des faits réels – ou « plausibles » –, la fiction permet de développer un discours propre à faire réfléchir le lecteur (Willmann). L'imaginaire permet de parler du réel, de manière détournée, que ce soit par prudence ou par jeu. Il permet aussi de se projeter dans l'avenir, d'envisager la diversité des possibles. De récepteur d'une « découverte » fictive, le lecteur devient acteur, qu'il soit invité à compléter les vides du récit (Champigny) ou qu'il s'invite lui-même à interpréter la narration, par exemple à travers une carte sur son blog personnel (Furst et Martin), à moins qu'il ne soit incité à réfléchir à l'avenir de l'humanité (Willmann). Afin de poursuivre ce « fondu-enchaîné » entre fiction et réalité, cette indistinction croissante qui génère de nouvelles créations de la pensée, on peut évoquer plusieurs des thèmes abordés dans des textes qui, pourtant, ne traitent pas de fiction : le mythe du Passage du Nord-Ouest qui a justifié une expédition états-unienne vers le Grand Ouest (Peirano) ou les illusions de Gauguin sur les peuples qu'il va rencontrer (Audard). Mais la fiction est aussi susceptible de créer une réalité ; ainsi, le tournage des films relatifs aux œuvres de fiction stimule-t-il puissamment la fréquentation touristique des régions concernées (Furst et Martin). Entre réalité et fiction, les frontières s'estompent, les interférences se multiplient, la construction finale est commune.

Qu'il s'agisse du dilemme entre l'individu et la société, de celui de la réalité et de la fiction ou de ces multiples tensions qui traversent chaque texte particulier, la nouveauté se niche dans des projets d'articulation nécessairement baroques, faits d'intuitions et d'erreurs, de réussites et d'échecs, d'informations et d'*infox*, de visions contradictoires. Ce sont ces contradictions qui permettent la découverte, qu'elle soit personnelle ou majeure pour la société.

Des outils au service de la découverte

S'il est difficile de concevoir une découverte sans médiatisation, même si celle-ci n'a lieu qu'au sein du cercle restreint d'un pouvoir au nom d'un secret d'État, il n'y a pourtant pas une relation simple entre une découverte et son porter-à-connaissance. Comme on l'a vu (Peirano), une nouveauté peut ne pas être comprise sur le moment ou ne pas être appréciée dans tous ses effets potentiels. À quoi cela servirait-il alors de la diffuser, puisqu'elle n'aurait aucune utilité, voire serait contre-productive ? À l'inverse, la diffusion d'une idée peut s'avérer sans commune mesure avec l'événement qui l'a générée. Non seulement les *infox* ne sont pas une nouveauté, mais l'habileté du communicant l'emporte aisément sur la qualité du message. Dans la construction du mythe de l'Eldorado, l'homme politique, aventurier et romancier anglais Walter Raleigh a joué un rôle majeur, dans la mesure où il a su raconter avec brio le récit de son prisonnier espagnol Berreo, sans évidemment vérifier ses dires (Raleigh, 1596). Peut-être a-t-il cru à ce récit merveilleux d'une ville aux palais d'or, mais les motivations politiques de l'écrivain étaient loin d'être absentes. Dans un des textes qui suivent, un aspirant-explorateur a surtout été un de ces brillants communicants, réussissant à passer pour la postérité comme un des découvreurs du pôle Nord, qu'il n'a jamais approché (Simon-Ekeland). Les médias ont toujours été une irremplaçable caisse de résonance, partiellement fallacieuse.

L'évocation des médias pose évidemment la question de la technique, mais plus encore celle de leurs potentialités et des finalités qu'on leur affecte. Les cartographes de la Renaissance n'ont pas inventé la carte, mais de nouvelles manières de la faire et de l'utiliser. Ils s'inspiraient de leurs prédécesseurs arabes, qui avaient rendu compte d'un monde connu sur lequel ils étaient les seuls à avoir une vision globale. Le planisphère et le traité encyclopédique, que réalisa al-Idrissi à la cour du roi de Sicile, en avaient été le chef-d'œuvre. Ouvrage de culture et de prestige. Durant le Moyen Âge, la finalité de la carte en T-O (le « O » pour l'océan entourant la Terre plate, le « T » pour les mers et les fleuves – Méditerranée, Don et Nil – qui subdivisaient les trois continents connus) était de donner une explication théologique du monde. De même, n'ayant pas à sa disposition la description des paysages qu'inventa la Renaissance, Pétrarque (1335) donne à son ascension une signification mystique. Les portulans étaient à l'inverse des outils pragmatiques destinés aux marins mais, réalisés sur vélin, produit rare et prisé, ils ne pouvaient être reproduits aisément. Diversité des logiques. Dans ce contexte, les cartographes de la Renaissance innovent, tant par l'utilisation de nouvelles techniques de reproduction

de documents, que par le souci de diffuser des informations, mais aussi (et parfois surtout) de vendre. Sans compter l'objectif de plaire à leurs puissants clients (Vailly). Avec eux, la spécialisation professionnelle progresse. Ils n'étaient en rien des voyageurs, ils travaillaient en chambre et, pour compléter et corriger la compilation qu'ils pratiquaient largement (Vailly et, pour le ^{xix}^e siècle, Arnaud), partaient au mieux en quête d'informations auprès des équipages revenant de contrées lointaines. La diversité des logiques éclate au grand jour dans les contacts entre Occidentaux et autres peuples. Le dessin tracé au charbon sur le roc par les Maoris, une sorte de carte mentale, révèle ses finalités généalogique et mémorielle; donc, une dimension patrimoniale, qui contraste avec l'outil de conquête – intellectuelle ou militaire – qu'est la carte occidentale (Noske). L'usage du média n'est après tout que le reflet des idéologies qui sont celles de la société.

La perspective diachronique du livre souligne la dimension évolutive du porter-à-connaissance. Au plus schématique, trois grands moments jalonnent ici cette réflexion, la Renaissance, l'ère industrielle et l'ère informatique. Ce furent des périodes de profonds bouleversements pour ce que l'on pourrait appeler « le complexe de la découverte », au sein duquel il est difficile d'évaluer la part relative du perfectionnement des techniques, de la production de nouvelles méthodes, de la mutation des pouvoirs, de la diversification des médias, de la diffusion auprès de nouveaux publics, du poids des idéologies et des stéréotypes. À chacune de ces époques, les médias ont connu une croissance prodigieuse. À la Renaissance, dominant le livre imprimé et la carte, qui gagne un siècle et demi plus tard en maturité scientifique après la fondation en France de l'Académie royale des sciences par Colbert en 1666. À l'ère industrielle, s'ajoutent la presse, la photographie à la suite de la gravure, le film, les expositions universelles qui magnifient les avancées récentes. À l'ère informatique, la télévision, Internet et les réseaux sociaux, entre autres, démultiplient encore la panoplie des médias. À cette diversification des moyens de communication, se greffe une complexification de la chaîne du porter-à-connaissance, car la quantité, la diversité et la sophistication des informations nouvelles et des procédures nécessitent de plus en plus la participation d'intermédiaires. Ainsi, les jésuites portent-ils aux Portugais la connaissance des choses du Brésil (Mendes), François Le Large explique-t-il à Louis XIV les informations de Coronelli (Vailly), les archéologues artistes d'Angkor font-ils rêver leurs admirateurs (Preuil), ses amis réunionnais orientent-ils les représentations de Gauguin (Audard), les sociétés savantes jouent-elles un rôle d'amplification des projets qu'elles soutiennent (Peirano, Simon-Ekeland), les militaires relaient-ils l'initiative d'un particulier dans l'élaboration d'une carte (Arnaud) et les séries télévisées participent-elles à la diffusion d'un modèle de société (Morin Ulmann). Il faudrait ajouter qu'à toutes les époques, la fiction crée une sorte de réalité augmentée, qui relaie les découvertes vers des lointains encore plus extraordinaires et qui, aujourd'hui, alors que le monde terrestre apparaît comme fini, répond au besoin de découvrir de nouveaux univers et sans doute aussi de nouveaux enchantements (Champigny, Furst et Martin), alors que plane précisément le désenchantement du monde (Willmann).

Voilà donc des outils efficaces au service de la découverte et une chaîne de plus en plus complexe tendant à rendre celle-ci plus accessible. Mais qui reçoit cette découverte et quelle en est la qualité ? Le nombre des récepteurs n'a cessé d'augmenter avec le temps. Des navigateurs, officiers, marchands, érudits et puissants de la Renaissance (Mendes), le public n'a cessé de s'élargir jusqu'à concerner potentiellement l'ensemble de la population. Les médias modernes, et en particulier les réseaux sociaux, réussissent même la prouesse de donner à n'importe quel récepteur la possibilité de devenir lui-même émetteur, auteur d'un site ou d'un blog, partageant ses émotions et ses *découvertes* à qui veut cliquer (Preuil). Récepteur et émetteur, nouveau couple infernal dont les deux pôles tendent à l'indistinction... C'est ici que le mot de « découverte » fait l'objet d'un regard critique. On a parlé de cette expression de la démesure moderne, historiquement d'abord occidentale, qui prétend soumettre la nature et le monde à l'espèce humaine et en premier lieu au savant et au *gentleman* (Morin Ulmann), sans doute l'un et l'autre savant ou sachant fou. Le mot de « découverte » recouvre aussi une dimension de rencontre avec l'Autre. Souvent souhaitée, celle-ci n'est pourtant pas assurée, tant elle peut ne camoufler qu'une recherche de soi (Deboos) qui, comme chacun le sait, est inépuisable. Gauguin apporte une illustration de cette quête sans fin, lui qui balance entre des informateurs variés et pense plus à fuir (et à se fuir lui-même) qu'à découvrir (Audard). Un autre type de rencontre, menée par procuration, a lieu, grâce à la littérature (Sélimanovski). Ici, la lecture de romans mettant en scène la frontière entre en résonance avec l'histoire personnelle de la chercheuse et lui permet d'approcher autrement ce monde des marges qu'elle porte en elle. Une manière parmi d'autres d'accéder à l'universel. Multiplicité des facettes, multiplicité des pratiques, ambiguïté multi-forme de la « découverte ». N'est-ce pas un des dilemmes de l'Occident et du monde moderne que de devoir combiner l'ouverture au monde et les exigences de la société de consommation, qui est de vendre à tout prix, même du rêve ? Et de *se vendre* soi-même. Encore un paradoxe.

Délibérément pluridisciplinaire, le livre regroupe des contributions d'historiens, de géographes, de littéraires et d'anthropologues d'horizons divers, qui abordent à leur manière la question de la découverte et de son porter-à-connaissance. Même si certains auteurs envisagent la question de la découverte selon le prisme de plusieurs sociétés, y compris non occidentales, la vision européenne ou nord-américaine est pourtant la plus fréquemment convoquée.

Dans la première partie, « Soifs d'ailleurs », l'aspiration au vaste monde, à l'infini, est bridée par les limites inhérentes à l'humain. À la recherche de sources d'inspiration renouvelées mais aussi poussé par un désir de fuite, Gauguin fantasme sur un ailleurs plus porté par des représentations imaginées que par les réalités coloniales, géopolitiques et sociales (Audard). De même, les multiples touristes visitant Angkor, aujourd'hui occidentaux et chinois, reprennent inconsciemment à leur compte des représentations issues de leurs héritages culturels respectifs, qui orientent leurs regards et leurs expériences (Preuil). Sur un tout autre registre, la frontière, observée à travers des œuvres littéraires, est une forte

stimulation à son dépassement. Elle aussi suscite la soif d'ailleurs, un ailleurs proche et souvent malaisément accessible. Parce que chaque individu confronté à la frontière la considère à travers ses propres limites et ses propres compétences, s'anime ou s'invente une diversité de mondes (Sélimanovski). La partie s'achève encore sur un autre domaine, celui de la fiction de *fantasy*. La finitude du monde, désormais exploré et largement connu, n'a pas étanché la soif d'ailleurs, bien au contraire. La *fantasy* ouvre en cela des perspectives illimitées (Furst et Martin).

Dans la deuxième partie, « Découvrir pour connaître », la soif d'ailleurs se fait de manière structurée, dans une logique qui peut être de culture, de compréhension de l'Autre ou de stimulation de l'imagination. Ces objectifs, trois parmi beaucoup d'autres, n'excluent nullement d'autres ambitions, notamment politiques. Mais ils sont pris ici comme le reflet de l'esprit humain aspirant à aller toujours plus loin. Ainsi, les globes de Coronelli, qui sont aussi des objets de prestige, témoignent de la part de la cour de Louis XIV d'un incontestable souci de connaissance (Vailly). Dans le contexte très différent des prémices de la colonisation en Nouvelle-Zélande, de rares documents cartographiques manifestent un exceptionnel souci d'échange et d'intercompréhension entre les autochtones Maori et les marins britanniques groupés autour du capitaine Cook (Noske). Enfin, l'analyse de la manière dont fonctionnent les histoires de bande dessinée auprès de leurs lecteurs montre que, loin de s'isoler dans des mondes exclusivement imaginaires, la bande dessinée, essentiellement franco-belge, interagit avec la connaissance du réel et lui offre de nouvelles ouvertures (Champigny).

Dans la troisième partie, « Découvrir pour conquérir », la soif de connaître a cédé la première place aux visées politiques. Confronté à la forte concurrence des puissances qui le composent, l'Occident s'informe et découvre avec persévérance et toujours en tâtonnant. Déjà, les balbutiements de la connaissance au Brésil, aux tout débuts de l'époque coloniale, révèlent la préoccupation stratégique des acteurs, qu'ils soient explorateurs ou religieux (Mendes). Plus tard, mais toujours dans l'objectif de maîtriser un immense territoire, ici nord-américain, l'expédition de Lewis et de Clark ne démerite pas sur le plan scientifique. Pourtant, ne parvenant pas à trouver le fameux Passage du Nord-Ouest – d'ailleurs inexistant – dont elle était censée apporter la confirmation, elle reste ignorée de son commanditaire politique et longtemps méconnue du grand public (Peirano). À peu près à la même époque, Gustave Lambert ne réussit pas à financer de lui-même et grâce à ses réseaux l'expédition qu'il projette au pôle Nord. Il se résout à faire appel à l'État, désormais acteur incontournable (Simon-Ekeland). On retrouve un processus voisin dans le cadre de la fabrication d'une remarquable carte de l'Afrique par de Lannoy de Bissy. Ici, la contribution compare l'édition initiale, œuvre exclusive d'un individu, avec la deuxième édition, profondément remaniée par les impératifs coloniaux dans sa conception et dans sa facture (Arnaud).

« La découverte : quelques perspectives » fait l'objet de la quatrième partie qui n'abordera modestement que quelques pistes parmi d'innombrables autres. En montrant, à travers deux romans, ce que représente la découverte à la fin du XIX^e siècle et aujourd'hui, la première contribution invite à réfléchir aux

bouleversements considérables du « complexe de la découverte » en passant en un siècle du mythe du progrès à un large désenchantement. Elle pose ainsi la question de l'avenir de cette démarche de la pensée (Willmann). Que découvrent-on d'ailleurs ? La découverte est certes aussi expérience individuelle, mais la frénésie actuelle de voyages touristiques dans le vaste monde, sous prétexte de découvrir l'Autre, tourne souvent, et au mieux, à l'insondable découverte de soi-même (Deboos). Enfin, dans un registre philosophique, le dernier texte décrit, à travers le personnage de Sherlock Holmes et ses nombreux avatars, la combinaison saisissante d'une extraordinaire capacité intellectuelle de raisonnement, formidable instrument mobilisable pour la découverte, et de l'exacerbation démesurée de l'égo du héros (Morin Ulmann). Il reste maintenant à inventer ce que sera demain la « découverte »...

BIBLIOGRAPHIE

- BACHELARD Gaston, 1934, *Le nouvel esprit scientifique*, Paris, Alcan.
- BAREL Yves, 1989, *Le paradoxe et le système. Essai sur le fantastique social*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble.
- BERQUE Augustin, 1990, *Médiance, de milieux en paysages*, Montpellier, GIP-Reclus, coll. « Géographiques ».
- BOURCIER Danielle et VAN ANDEL Pek, 2011, *La sérendipité. Le hasard heureux*, Paris, Hermann.
- BROGLIE Louis de, 1987 (1956), « Intérêt et enseignements de l'histoire des sciences », in *Un itinéraire scientifique*, Paris, La Découverte.
- CLUZEAU Taïna, 2015, « Reste-t-il des îles à découvrir ? », *CNRS Le journal*, [<https://lejournal.cnrs.fr/articles/reste-t-il-des-iles-a-decouvrir>], consulté le 3 juin 2020.
- DAVID-NEEL Alexandra, 1927, *Voyage d'une Parisienne à Lhassa, à pied et en mendiant de la Chine à l'Inde à travers le Tibet*, Paris, Plon.
- HUMBOLDT Alexander von et BONPLAND Aimé, 1816-1831, *Voyage aux régions équinoxiales du Nouveau Continent fait en 1799, 1800, 1801, 1802, 1803 et 1804*, 13 vol., Paris, Librairie grecque-latine-allemande.
- KÜNSTLER Raphaël, 2012, « Les valeurs épistémiques de l'imagination chez Bachelard », *Implications philosophiques*, [<https://www.implications-philosophiques.org/bachelard-les-valeurs-epistemiques-de-limagination-1/>], consulté le 20 juin 2020.
- LABOULAIS-LESAGE Isabelle (dir.), 2004, *Comblant les blancs de la carte. Modalités et enjeux de la construction des savoirs géographiques (XVII^e-XX^e siècle)*, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg.
- LARCHER Pierre-Henri, 1850, « *Histoire* » d'*Hérodote*, 2 vol., traduite du grec par M. Larcher ; avec des notes de Bochart, Wesseling, Scaliger, Casaubon, Barthélémy, Bellanger, Larcher, etc., Paris, Charpentier.
- LATOUR Bruno, 1984, *Les microbes. Guerre et paix*, suivi de *Irréductions*, Paris, A. M. Métailié.
- PELLETIER Philippe, 2011, *L'Extrême-Orient. L'invention d'une histoire et d'une géographie*, Paris, Gallimard, coll. « Folio histoire ».

- PÉTRARQUE Francesco, 1335, *Mon ascension sur le mont Ventoux. Lettre à Dionigio da Borgo San Sepolcro, moine augustin*, Malaucène, Lettres familières, IV, I, [<https://www.fadebiaye.com/read/layouts/petrarque.pdf>], consulté le 30 mai 2020.
- RALEIGH Walter (sir), 1596, *The Discoverie of the large, rich, and beautiful Empyre of Guiana: with a Relation of the great and golden Citie of Manoa (which the Spanyards call El Dorado) and the Provinces of Emeria, Arromaia, Amapaia, and other Countries, with their Rivers, Adioyning*, Londres, Robert Robinson.
- REICHLER Claude, 2002, *La découverte des Alpes et la question du paysage*, Genève, Georg Ed.
- STANLEY Henri Morton, 1879, *À travers le continent mystérieux. Découverte des sources méridionales du Nil, Circumnavigation du lac Victoria et du lac Tanganika, descente du fleuve Livingstone ou Congo jusqu'à l'Atlantique*, vol. 1, ouvrage traduit par M^{me} H. Loreau, Paris, Librairie Hachette et C^{ie}.